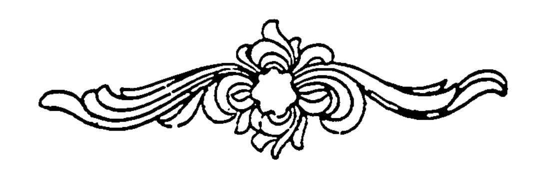
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille
Sa Vie
Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE II

Zéphirin Paquet — Laitier

SON MARIAGE.

DEVENIR son maître lorsqu'on a du bien et que l'autorité paternelle passe naturellement avec la succession aux mains du fils, c'est chose commode. Mais devenir son maître, à dix-huit ans, par sa propre initiative, n'ayant dans sa poche que le maigre salaire de deux ans de travail, tient du prodige. C'est, cependant, dans de telles conditions, que Zéphirin Paquet se lança résolument dans la carrière. Voyons, dans ce chapitre, quelle somme d'énergie il y déploya.

Avec les économies des deux dernières années, ce jeune homme, entreprenant jusqu'à l'audace, acheta d'abord une vache. Elle lui fut vendue par un fermier de l'île d'Orléans, pour la somme de treize piastres. Elle était petite de taille, mais bonne laitière.

Sou par sou, les ressources venaient ; et, avec elles, l'idée de doubler le troupeau. Lui-même a raconté plus tard, comment il s'y prit. Un jour, il découvrit au marché une superbe bête, grosse, belle, au poil luisant. Son prix — quatorze louis — était inabordable pour la maigre bourse du jeune laitier. Il l'abandonna. Mais, en remontant la rue Saint-Jean, un vif regret le saisit. Il se retourna brusquement et d'un pas rapide gagna la Basse-Ville. La bête était

encore là. Le prix en fut débattu, le mode de payement fixé, et, marché conclu, Zéphirin amena fièrement sa vache. Ah ! de celle-là, il ne parlait qu'avec orgueil, car elle ne fut pas étrangère à sa fortune. Dès le deuxième jour, elle lui donna tant de lait qu'il se dit : " Bien, très bien, j'aurai mes quatorze louis, et plus. "

Où M. Paquet avait-il son étable, sa laiterie? Nous ne pouvons le préciser au juste. Les actes notariés disent simplement qu'il était laitier au faubourg Saint-Jean. Cependant les témoignages sont unanimes pour placer sa résidence chez les Marois,[1] rue Richelieu, où il pensionnait.

En devenant son maître, le jeune laitier ne changea rien à sa vie de travail. Levé avant le jour, — souvent à deux heures du matin, — il se rendait auprès de ses bêtes pour les soigner et les traire. Celles-ci lui savaient gré de ses attentions et lui donnaient du lait tant qu'elles pouvaient.

Au moment où Québec s'éveillait, Zéphirin, le bidon au bras, partait servir ses clients. Mais avec le temps, la pratique augmenta, et le bidon devint lourd. L'ingénieux laitier confectionna alors une petite voiture à poteaux, l'attela d'un gros chien à poil jaune, et c'est dans cet équipage peu banal qu'il parcourait les rues de la ville.

Le laitier Paquet et sa voiture à chien ont passé dans les souvenirs, et nous espérons qu'on n'oubliera pas de longtemps, l'exemple de ce jeune homme tenace

---

1 Paul, Charles et Nicolas Marois occupaient, rue Richelieu, le bloc qui aujourd'hui, 1927, porte les Nos 200 à 216. C'est une bâtisse à trois étages, très reconnaissable à son toit français.

et sans prétention qui savait, avec tant d'ingéniosité, vaincre les pénibles difficultés du début de sa carrière. Que de souffrances, que de sacrifices il dut s'imposer !

Les vieillards du faubourg Saint-Jean nous ont dit — pour l'avoir entendu de leurs parents — la vie de travail intense que menait M. Paquet dans leur quartier. Sa tournée matinale se faisait toujours à jeun. Cependant, à l'hôtel du Chien d'Or, la cuisinière chargée de recevoir le laitier lui glissait, tous les matins, une excellente beurrée, que le jeune homme mangeait avec reconnaissance, tout en poussant sa petite voiture. Et la course était longue, car la clientèle finit par s'étendre jusqu'au Foulon. Lui-même a raconté qu'en revenant de l'anse, dans les matinées d'été, il ne résistait pas à la tentation de faire là, dans un coin solitaire, ses ablutions matinales. " Pendant ce temps, disait-il, le chien cessait de tirer la langue et, moi, je retrouvais dans l'eau fraîche, mes bras et mes jambes. "

Après sa tournée, le soin des bêtes, la propreté des étables et son déjeuner, Zéphirin redescendait la rue Saint-Jean, la Côte de la Montagne, et, avec son fidèle Médor, gagnait les quais, distribuant aux bateaux tout le lait qu'il n'avait pas écoulé chez ses attitrés.

Outre ces fatigues corporelles, le jeune homme dut supporter encore l'isolement. Seul, loin de sa famille, et sans soutien d'aucune sorte, n'avait-il pas à craindre le découragement ? Sans doute la tristesse l'assaillit parfois, mais il resta fort dans l'épreuve. Son activité, d'ailleurs, était un dérivatif très efficace aux rêves amollissants de l'imagination. Il aimait son travail et s'y appliquait avec énergie.

Il fallait surtout à M. Paquet beaucoup d'esprit de suite et d'initiative personnelle, de la prudence aussi, pour ne livrer son lait qu'à des gens solvables. Ces qualités, il les possédait éminemment. Rarement, il se laissa tromper. Si, parfois, quelqu'un de ses clients ne faisait pas honneur à son crédit, le laitier ne paraissait plus.

Grâce à sa prudence, à son travail, à ses économies, le troupeau s'augmentait toujours ; la clientèle aussi. En 1840, ce n'était plus avec son petit véhicule à chien qu'il faisait la tournée du lait, mais avec une bonne voiture attelée d'un cheval vigoureux. Ce n'était plus deux vaches, mais une vingtaine qui remplissaient l'étable. Zéphirin Paquet, en huit ans, était devenu le premier laitier de Québec.

Pour nourrir tant de bêtes, il loua au delà de l'actuelle rue Sutherland, des champs de pacages et des champs à foin. Nous savons aussi, qu'il eut à son service un engagé de sa trempe, travailleur infatigable comme son jeune maître.

A vingt-quatre ans, Zéphirin Paquet était largement au-dessus de ses affaires. Il pouvait même, en 1842, prêter jusqu'à deux cents livres à divers particuliers.[2] En 1844, nous relevons encore le prêt d'une égale somme portant intérêt à 5 pour cent.[3] C'est,

---

[2] Greffe Charles Defoy.

1er avril 1842	obligation Ed. Duchesneau	à Z. Paquet.
11 août 1842	obligation Ed. Laroche	à Z. Paquet.
15 août 1842	oblfgation Jean Fiset	à Z. Paquet.
11 nov. 1842	obligation Édouard Tardif	à Z. Paquet.

[3] Greffe Étienne Légaré.

18 mai 1844	obligation Raphaël Côté	à Z. Paquet.
7 juin 1844	obligation Paul Marois	à Z. Paquet.
9 juillet 1844	obligation Georges Léonard	à Z. Paquet.
30 août 1844	obligation Augustin Martel	à Z. Paquet.

croyons-nous, à soutenir des amis dans leurs entreprises, que Zéphirin employa ses premiers capitaux disponibles. Il savait par expérience combien il est pénible de fonder sur les seules ressources de ses bras, aussi se montra-t-il heureux d'apporter aide et assistance à qui recourait à ses services. Plusieurs fois même, il prêta sans intérêt.

On nous assure que dès l'année 1843, le jeune laitier disposait d'une somme de mille louis. En le voyant si vite arrivé à la fortune, d'aucuns ont inventé sur son compte une fable qui traîne encore dans le public. Zéphirin Paquet aurait trouvé, dans un de ses clos, un petit coffre plein d'argent. Naturellement, il n'en avait rien dit à personne, et c'est avec cet argent-là qu'il achetait ses vaches. Cette fable n'a que le mérite de ressembler parfaitement à celle que, tous, nous savons depuis l'âge de six ans.

Un laboureur se mourait. Ses fils désolés l'entourent écoutant avec respect les dernières volontés de leur père.

" Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit, mais un peu de courage
Vous le fera trouver " . . . .
. . . .
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout : si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage,
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

La maxime fut vraie, à la lettre, pour Zéphirin Paquet, et nous pouvons certifier que cette somme de mille louis, il la trouva bien dans ses clos, mais elle n'était que le résultat de dix ans de travail et d'économie, d'économie surtout car, gagner de l'argent, c'est encore assez commode, mais l'économiser !... Il est des gens qui gagnent beaucoup et qui n'ont jamais le sou : leur bourse est une poche percée. De nos jours surtout, où les attractions sollicitent de tous côtés notre soif de jouissance, l'argent roule à flot chez les cabaretiers, dans les théâtres, dans les maisons de vues et de jeux. Il s'en va rouler bien inutilement aussi chez la modiste comme sur les plages célèbres où l'on promène le farniente des jours d'été.

Nos pères ne connaissaient point ces besoins factices. Nos mères nous apprenaient à nous gêner, et à nous gêner pour Dieu. Zéphirin Paquet avait été élevé à cette rude mais féconde école du sacrifice. De bonne heure, il apprit à se gêner, à se priver, à ne rien dépenser de ce qu'il pouvait économiser. Là est le secret de sa rapide fortune. A vingt-quatre ans, il regardait l'avenir en toute confiance. C'est alors qu'il songea à fonder un foyer.

Or à ce jeune homme actif et entreprenant, la Providence avait réservé, dans la personne de Marie-Louise Hamel, une compagne non moins habile et non moins prudente que lui-même.

Née à l'Ancienne-Lorette, le 23 mai 1821, de Joseph Hamel et d'Angélique Moreau, elle était la sixième d'une famille de dix-sept enfants. Comme Zéphirin Paquet, et pour les mêmes motifs, elle dut, à quatorze ans, quitter le toit paternel et gagner elle-

même son pain. Comme lui aussi, elle chercha de l'ouvrage à Québec. Comme lui encore, elle devait réussir.

La jeune fille entra comme commis au service d'une dame qui tenait magasin, rue du Pont.

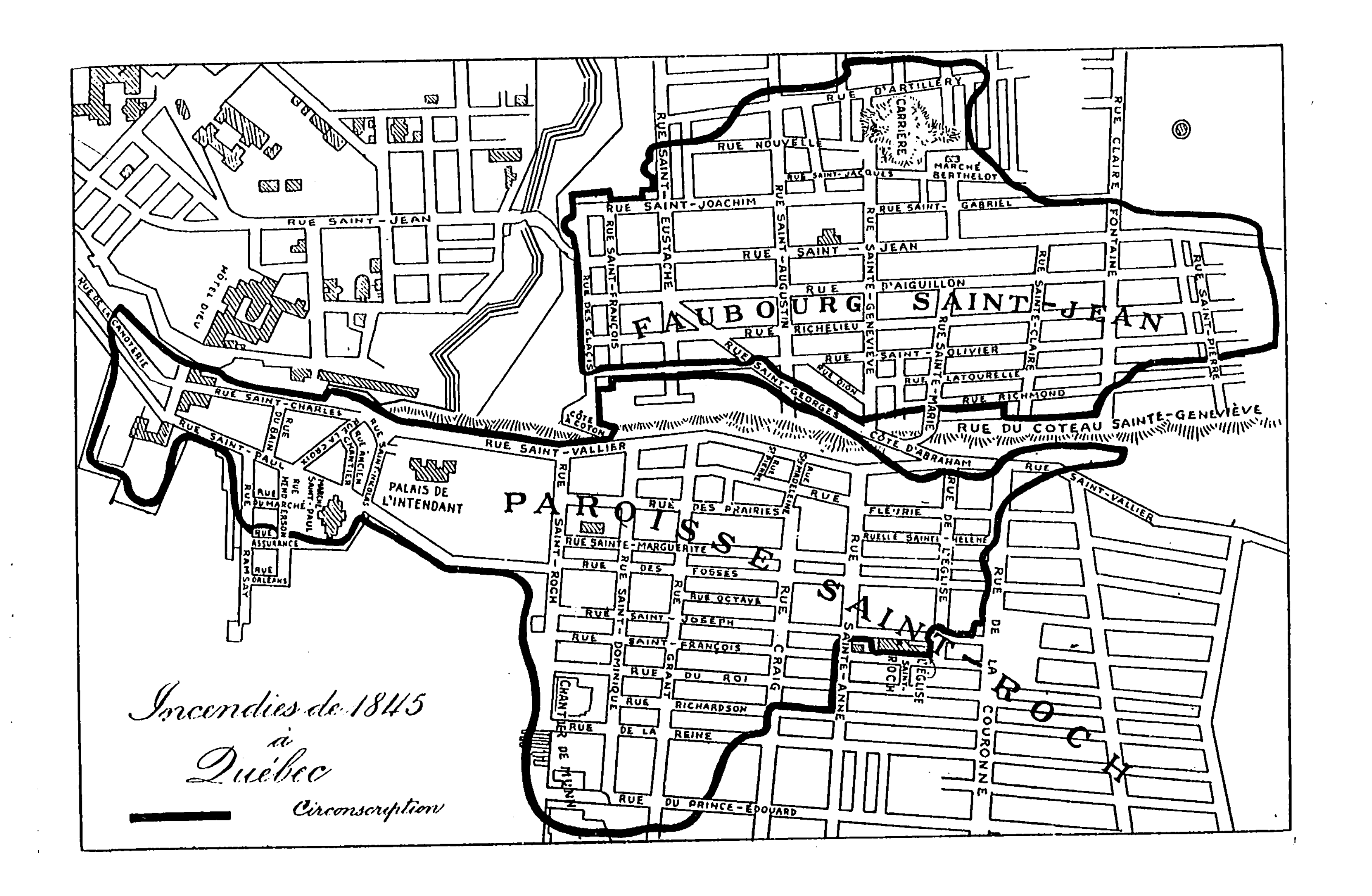
Elle s'initia rapidement au commerce, y prit goût et s'attira bientôt, par son aménité et son assiduité au travail, les bonnes grâces de sa patronne. La fille de celle-ci en devint même jalouse et ne manquait pas l'occasion d'humilier la pauvre employée. Marie-Louise savait se taire et supporter. Un jour cependant, et sans se départir de sa douceur coutumière, elle se permit de lui dire : " Prends bien garde, ma petite. Si tu as du bien aujourd'hui, il pourrait se faire qu'un jour tu sois pauvre ; que moi, qui n'ai rien, je devienne riche et qu'alors tu aies besoin de mon aide. " Cette parole se vérifia à la lettre, et plusieurs fois plus tard, nous assure elle-même cette personne, Madame Paquet eut l'occasion de secourir celle qui l'avait tant méprisée.

Nous ignorons quelles circonstances rapprochèrent Zéphirin Paquet et Marie-Louise Hamel. Celle-ci demeurait chez son beau-frère, Édouard Saint-Pierre, rue Saint-Jean. C'est là que le 26 juillet 1843, fut dressé le contrat de mariage des futurs époux[4]. Le 1er août, nous les trouvons aux pieds des autels, dans l'église de Notre-Dame de Québec, recevant la bénédiction nuptiale[5], en présence de leurs parents et amis.

---

4 Greffe Et. Légaré.

5 Elle leur fut donnée par A. Beaudry, vicaire.


FAUBOURG SAINT-JEAN
PAROISSE SAINT-ROCH
RUE D'ARTILLERY
CARRIÈRE
MARCHÉ BERTHELOT
RUE NOUVELLE
RUE SAINT-JACQUES
RUE SAINT-GABRIEL
RUE CLAIRE FONTAINE
RUE SAINT-JOACHIM
RUE SAINT-EUSTACHE
RUE SAINT-AUGUSTIN
RUE SAINTE-GENEVIÈVE
RUE SAINT-JEAN
RUE D'AIGUILLON
RUE RICHELIEU
RUE SAINT-OLIVIER
RUE LATOURELLE
RUE RICHMOND
RUE DION
RUE SAINTE-CLAIRE
RUE SAINT-PIERRE
RUE SAINTE-MARIE
RUE SAINT-GEORGES
RUE SAINT-FRANÇOIS
RUE DES GLACIS
RUE DU COTEAU SAINTE-GENEVIÈVE
CÔTE D'ABRAHAM
CÔTE À COTON
RUE SAINT-VALLIER
RUE DE LA CANOTERIE
HÔTEL DIEU
RUE SAINT-CHARLES
RUE SAINT-PAUL
RUE DU BAIN
RUE LA CROIX
RUE ANCIEN CHANTIER
RUE SAINT-NICOLAS
MARCHÉ SAINT-PAUL
RUE HENDERSON
RUE DU MARCHÉ
RUE ASSURANCE
RUE RAMSAY
RUE ORLÉANS
PALAIS DE L'INTENDANT
RUE SAINT-ROCH
RUE SAINTE-MARGUERITE
RUE DES PRAIRIES
RUE PIERRE
RUE STE-MADELEINE
RUE FLEURIE
RUELLE SAINTE-HÉLÈNE
RUE DE L'ÉGLISE
RUE DES FOSSES
RUE OCTAVE
RUE SAINT-JOSEPH
RUE SAINT-FRANÇOIS
RUE SAINT-DOMINIQUE
RUE GRANT
RUE DU ROI
RUE RICHARDSON
RUE DE LA REINE
RUE CRAIG
RUE SAINTE-ANNE
L'ÉGLISE SAINT-ROCH
RUE DE LA COURONNE
CHANTIER DE MUNN
RUE DU PRINCE-ÉDOUARD
Incendies de 1845
à
Québec
Circonscription

Aucune ombre ne troubla la sérénité du jeune ménage toute l'année 1844. La naissance de leur fille aînée, Marie-Louise, le 3 mai, jeta un rayons de joie et d'espérance au cœur du père et de la mère. Mais hélas ! on approchait de 1845, date fatale dans l'histoire de Québec.

Le 28 mai, un horrible incendie[6] mit en cendre 1,650 maisons dans les quartiers Saint-Roch et du Palais. En quelques heures près de 12,000 personnes se trouvèrent sans logis, sans nourriture, sans vêtement. On ose à peine évoquer le souvenir des scènes d'horreur dont Québec fut le théâtre dans cette sinistre journée.

Le feu se déclara vers midi dans la tannerie de M. Richardson au pied de la côte Sainte-Geneviève. Des écorces, placées près du fourneau d'une machine à vapeur servant à moudre le tan, s'enflammèrent et communiquèrent le feu à des barriques d'huiles qui se trouvaient auprès. Avant qu'on ne pût donner l'alarme, la tannerie devenait un immense brasier. Des tisons brûlants montaient dans un tourbillon de fumée et retombaient sur les toitures des maisons voisines. Quinze bâtisses s'embrasèrent à la fois sur la rue Saint-Vallier.

La journée était très chaude et un fort vent d'ouest précurseur d'orage soufflait avec violence poussant l'incendie vers le quartier du Palais. Sous l'action des rafales, les flammes s'abattaient sur les maisons, les tournaient, les enveloppaient avec une rapidité effrayante, tel un torrent de feu débordé.

---

6 Nous suivons ici le récit du " Castor " tel que publié dans " Le Canadien " du 2 juin 1845.

L'atmosphère était si brûlante qu'on vit des hommes abandonner les pompes pour n'être pas consumés eux-mêmes. Puis brusquement le vent tourna au sud-ouest poussant flammes et tisons embrasés vers la rue de l'Église et les rues avoisinantes. Bientôt ce fut sur tout le quartier Saint-Roch une pluie d'étincelles, de flammèches, de brandons allumés. De nouveaux foyers d'incendie se créaient de tous côtés. Dès lors la population affolée, criant et pleurant, fuyait et se précipitait en désespérée vers la côte à Coton. Scène d'effroi et d'horreur où l'on voyait des malades demi-nus et ne pouvant marcher, des vieillards l'esprit égaré qui ne voulaient pas abandonner leur demeure et qu'il fallait entraîner de force, des enfants qui demandaient à grands cris leurs parents perdus, des animaux domestiques qui se jetaient tête baissée au milieu du tumulte, des voitures chargées de bagages traversant un nuage de fumées étouffantes sous la pluie de feu qui embrasait les charges, si bien qu'on coupait les traits des chevaux pour leur permettre de fuir.

Le feu faisait librement son œuvre dévastatrice ne laissant rien debout derrière lui que des cheminées aux briques calcinées. Il marchait à la fois vers la rivière Saint-Charles, qu'il atteignit à quatre heures, brûlant les chantiers de construction de M. Munn et vers le quartier du Palais où tout fut détruit jusqu'à la Canoterie. Là, la troupe fit sauter un bloc de maison et réussit à faire la part du feu. Enfin vers le soir, la pluie se mit à tomber abattant la fumée et rendant l'air plus respirable. Le lendemain dès que l'aube éclaira la scène on vit les malheureux sinistrés descendre par petits groupes de la Haute-

Ville et chercher dans les débris de leur demeure quelque objet, quelque ustensile pouvant encore servir. Hélas on y trouva aussi des victimes : ici un vieillard asphyxié sur le seuil de la porte qu'il allait franchir, là une mère à demi consumée tenant encore dans ses bras son enfant brûlé, plus loin des groupes de sept et de cinq personnes écrasés par la chute des poutres et des plafonds en feu. Une cinquantaine de victimes furent ainsi découvertes sous les décombres.

Il est triste de contempler de tels spectacles mais il est consolant de voir comment la charité se plut à soulager l'infortune de la malheureuse cité. De partout affluèrent l'or, l'argent, les vêtements, la nourriture. Le lendemain 29 mai, les citoyens de Québec, dans une assemblée publique tenue à l'Hôtel de Ville sous la présidence de l'Honorable R.-Ed. Caron, maire de la cité, ouvrirent en faveur des sinistrés une souscription qui dès le premier quart d'heure donna 32,000 piastres. La ville de Montréal versa 7,000 livres, le Gouvernement 5,000. Toutes les villes du Canada envoyèrent leurs oboles. Il en vint des États-Unis, d'Angleterre, de France et de divers points de l'Europe.

Les secours les plus urgents en vivres et vêtements arrivèrent des paroisses environnantes. Québec garde avec reconnaissance le souvenir de plusieurs de ces dons. Citons simplement la corvée de charité organisée par M. l'abbé de Villeneuve, curé de la paroisse Saint-Charles de la rivière à Boyer, que l'on vit arriver en ville escorté de vingt-neuf voitures chargées de provisions et d'habits qu'il remit au comité de secours avec une somme de 42 livres en argent, le tout généreusement fourni par ses paroissiens.

Un mois, jour pour jour, après cet épouvantable désastre, le feu reprenait dans la malheureuse ville, ravageant cette fois les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Saint-Louis.

Le samedi, 28 juin, en pleine nuit, un hangar situé sur la propriété voisine de l'école des Frères de la rue des Glacis, s'enflamma tout à coup. Les religieux réveillés donnèrent l'alarme, mais déjà leur maison prenait feu. Avant qu'aucun secours ne put arriver toutes les maisons situés au coin de la rue d'Aiguillon et des Glacis étaient incendiées.

Ici encore l'élément destructeur, activé par un vent violent du nord-est, gagna le faubourg Saint-Jean-Baptiste et consuma tout depuis les remparts jusqu'à la tour No 4. La flamme se porta aussi vers le quartier Saint-Louis dont les maisons furent en partie réduites en cendres. A six heures du matin plus de 1,300 maisons avaient disparu et 1,800 personnes restèrent sans logement.

Rien ne peut dépeindre l'horreur de cette nuit où la population réveillée en sursaut se sauvait à la hâte emportant ce qu'elle pouvait. L'obscurité, les cris éperdus, le crépitement des flammes et le souvenir de l'incendie du 28 mai jetaient l'épouvante dans tous les cœurs. Ce fut une fuite indescriptible. Nul ne songeait à lutter contre un élément que l'on ne pouvait approcher sans y risquer sa vie.

Ce nouveau désastre éclipsait celui du mois précédent, car, si le nombre des maisons brûlées n'était pas aussi grand, la valeur des propriétés détruites étaient plus considérables. Les souffrances surtout devinrent plus pénibles, l'incendie frappant à nouveau

les habitants des quartiers Saint-Roch et du Palais réfugiés chez leurs parents et amis du faubourg Saint-Jean-Baptiste.

Zéphirin Paquet, qui logeait alors chez son beau-frère rue Saint-Jean, courut rue d'Aiguillon pour essayer au moins de sauver ses bêtes. On nous a dit qu'il n'eut que juste le temps de leur ouvrir les portes et de les pousser vers les clos voisins. Tout le reste de son bien devint la proie des flammes.

Le lendemain et les jours suivants, on vit le laitier sans coiffure, en chemise, bretelles et simple pantalon rapiécé, parcourir les rues de la ville, suppliant ses pratiques de lui verser le montant de leur dette. Devant une telle détresse, qu'accentuait encore la misérable tenue de l'homme, on ne pouvait résister. M. Paquet fut assez heureux de recouvrer ainsi une bonne partie de ses créances.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur les ruines fumantes de la rue Richelieu, il descendit tristement la côte, en quête d'un nouveau local. Il était de la race de ceux que n'abattent point les revers, de ceux qui savent toujours recommencer.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins
Le travail est un trésor.

La Fontaine.